

August Strindberg

Correspondance (1894-1912)
Tome III

2012

Jeudi 29 novembre 2012

Comment ça s'écrit August Strindberg, des tripes et des lettres

Par MATHIEU LINDON



«**U**n auteur dont les œuvres complètes comptent plus de soixante-dix volumes a beaucoup d'occasions de se tromper. Strindberg les manquait rarement : ses écrits fourmillent d'assertions contradictoires, souvent déroutantes, parfois suspectes», écrit Elena Balzamo en introduction du troisième et dernier tome de sa *Correspondance* qui couvre les années 1894 à 1912 (né en 1849, le dramaturge, romancier, nouvelliste, autobiographe, poète et essayiste suédois est mort le 14 mai 1912). La maîtresse d'œuvre de cette édition française écrit : «Le véritable plaidoyer pour la responsabilité et la probité intellectuelle de Strindberg se trouve dans sa *correspondance*» et, «dans cet océan de neuf mille lettres», elle en a choisi au total six cent douze. On retrouve dans celles de ce dernier volume la violence et la combativité attachées à chaque œuvre de

«Je n'en sortirai jamais! – La vie de célibataire est impure à mes yeux. Mais la vie de famille, si belle, l'est encore davantage! Bien davantage, dès qu'on y fouille!!»

l'écrivain. «Tu n'as donc toujours pas de dents! Comme tu ressembles à ton père! Nous sommes tous les deux des agneaux et serons bientôt déchiétés par le loup», écrit-il à sa fille Kerstin qui vient de naître mais il n'y a que Strindberg lui-même pour se voir comme un agneau. Et encore, pas si souvent que ça, lui qui est parfois agressé par sa propre méchanceté. A Kerstin encore, quand elle va vers ses quatre ans : «Je continue à écrire, mais comme je ne peux décrire que ce que j'ai vécu et que tout ce que j'ai vécu est horrible, mes écrits eux aussi sont horribles. Mais nous, les êtres humains, nous sommes tous des bandits, autrement nous ne nous trouverions pas dans ce purgatoire.» Il précise dans une lettre de 1907 à son traducteur allemand Emil Schering : «L'Opus IV des Pièces de chambre est toujours en chantier ; il sera encore plus terrible que les autres! / J'ai beau le repousser, il me poursuit ; les mains ensanglantées, j'y mets à nu la misère – sacrifiant ma personne à mon œuvre, immolant par le feu les égards, la pudeur, la reconnaissance, tous les sentiments humains. Je souffre, mais je n'ai pas de regrets ; je dois boire le calice jusqu'à la lie [...]. Que la vie est cruelle, plus cruelle que nous-mêmes!» Au même, le lendemain : «Non, ce devoir a été trop lourd : aujourd'hui, j'ai brûlé l'Opus IV, qui portait le titre la Main ensanglantée. [...] L'Opus IV était une autodéfense et devait donc brûler.»

C'est l'époque du dernier séjour en France, dans une misère financière et morale absolue, de la crise dite d'*Inferno*

où il se sent si proche de la folie et celle de sa conversion religieuse, puis celle du retour en Suède après quinze ans d'absence, d'abord à Lund, en 1898, puis à Stockholm l'année suivante. Mais son malheur n'est pas géographique. Strindberg rêve d'une vie d'ermitte qu'il ne supporte pas et mène une vie de famille qui le dégoûte, contradiction qui explique à ses yeux sa misogynie. «Je n'en sortirai jamais! – La vie de célibataire est impure à mes yeux. Mais la vie de famille, si belle, l'est encore davantage! Bien davantage, dès qu'on y fouille!! Et pourtant, hors d'elle, c'est la déchéance absolue, la bestialité.» «Les privations, ce n'est rien, mais les souffrances morales dues au sentiment de ne pas être le maître de sa propre personne, de devoir subir une compagnie avilissante, de voir infliger des humiliations qui vous rendent méchant...» «Je ne demande plus rien à la vie, car elle ne peut m'apporter que des immondices. Même quand ceux-ci sont recouverts de dorure.» Il y a certes ajouté

des persécutions imaginaires (selon un processus que cette *Correspondance* permet de comprendre parfois clairement), il n'en reste pas moins qu'il fut continuellement l'objet d'attaques bien réelles. Il semble ne rien avoir de paranoïaque dans son ironie à son propre égard, en 1901 : «Depuis que j'ai réalisé les promesses de ma jeunesse et rempli mes obligations envers mon pays, mon devoir à l'égard de la pudeur publique semble exiger que j'aie caché quelque part ma personne gauche et encombrante. Et que je laisse parler mes œuvres! Elles seules!» Mais ses œuvres sont ce qui lui vaut le plus d'ennemis.

Les lettres de Strindberg à ses enfants expriment la brutalité de ses sentiments changeants. A Karin, Gretel et Hans, tous trois nés d'un premier mariage entre 1880 et 1884, il explique fin 1898 comme il avait bien fait de les abandonner puisque leur éducation a «ainsi gagné en liberté» et leur a permis d'éviter de se «brouiller» avec lui. 1901, après qu'ils lui ont manifestement demandé de l'argent : «Votre impudence a dépassé toutes les limites ; c'est le fruit de l'exécrable éducation que vous avez reçue après que je vous avais quittés. [...] Moi aussi, j'ai le droit de vivre! Davantage que ceux qui mériteraient de crever dans un caniveau!» Mais c'est toute sa misère morale, financière et physique qui resurgit quand, six semaines avant sa mort, Strindberg, enfin tiré de ses problèmes d'argent, écrit à Hans : «Nous sommes tous malades ; heureusement, cette fois, nous pouvons nous le permettre.»

AUGUST STRINDBERG
Correspondance, tome III (1894-1912)
Choix, présentation et traduction du suédois par Elena Balzamo. Zulma, 540 pp., 22,40 €.